

Sonate en fou mineur

4

Formation express

Je calculai mal la durée du trajet en autobus et arrivai en retard à l'asile, ou plutôt à « l'hôpital », repérant de loin l'entrée des employés à cause des gens qui en sortaient. Elle se trouvait sur un côté des tours de béton. Je pénétraï dans l'édifice et remontai la piste jusqu'à un vestiaire où on passait son uniforme avant de traverser la sécurité. Une case avait dû m'être assignée, mais j'ignorais son numéro. Comme je n'avais pas le temps de la chercher, j'en choisis une parmi celles qui étaient vides et j'y fourrai mon manteau avec mes clés et ma monnaie dans une poche. Puis je sortis du vestiaire et je me précipitai derrière un homme qui venait de se changer et qui me regarda comme un intrus, moi qui étais encore en civil, tout en courant parce qu'il était en retard lui aussi. Nous aboutîmes à un second poste de sécurité. Là aussi, il fallait traverser un sas, mais le système était moins moderne qu'à l'entrée principale. Il était constitué de barreaux et de tourniquets qu'il fallait pousser soi-même lorsqu'ils étaient déverrouillés. On devait d'abord faire traverser ses affaires personnelles en les donnant à un préposé qui fouillait les sacs, puis les déposait sur un tapis roulant. Je n'avais que du papier musique et des crayons que je lui laissai avant d'aller me placer dans la queue pour le sas. De l'autre côté des barreaux, les employés qui voulaient sortir formaient une file beaucoup plus longue que la nôtre, et alternaient avec ceux qui entraient parce que tous devaient emprunter le même chemin. Pour aller plus vite, certains traversaient à deux, et d'autres ne se donnaient pas la peine de montrer leur carte et disaient simplement bonjour au gardien en l'appelant par son prénom. C'était l'heure du changement d'employés pour la nuit et personne ne voulait perdre trop de temps à franchir la sécurité.

Muni de ma nouvelle carte, je traversai le sas sans problème, puis récupérai mon papier et mes crayons. Derrière les gens qui se hâtaient vers leur poste et ceux qui faisaient la file pour sortir, je vis un homme d'apparence asiatique, petit et musclé, qui paraissait furieux. Il portait l'uniforme des gardiens et je supposai que c'était celui qui m'attendait. « Je suis Pascal Garneau », dis-je en m'approchant.

Il se mit à sacrer de la plus effroyable façon. « Pas trop tôt, crisse !

Sonate en fou mineur

«Ça fait une demi-heure que je niaise ici!» Il parlait avec un accent incroyable, un mélange de vietnamien et de joual concentré. Une horloge en haut du sas indiquait huit heures cinquante-sept. «On m'avait dit d'arriver à moins quart. J'ai perdu un peu de temps à passer le contrôle.»

Il ne parut pas m'entendre, trop occupé à m'examiner. «Mais où est ton uniforme ?

— J'ai été engagé à quatre heures aujourd'hui, alors je n'ai pas eu le temps d'aller le chercher. Ils m'ont dit que ça serait correct demain.» Il se mit à sacrer davantage et à maudire le docteur Philipson sans que j'en comprenne la raison. Un homme qui se dépêchait vers la file pour sortir lui dit en passant: «Relaxe, Kiên. Garde tes énergies au cas où quelqu'un fasse une crise.

— Bon, dit Kiên, on va oublier l'uniforme. Je vais te montrer les choses importantes, pis je t'amène à ton poste. Dépêchons-nous.

— Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Huit ans. Mais on dirait que ça en fait quarante. Les fous me rendent nerveux.

— Pourquoi avez-vous choisi de travailler ici, alors ?

— Parce qu'il y a huit ans, les fous ne me rendaient pas nerveux, mais plus je travaille ici et plus je le suis. C'est comme ça pour tout le monde, sauf pour les imbéciles. Es-tu un imbécile ?»

Je souris. «Je ne crois pas.

— Dommage pour toi. Leçon numéro un : Amène-toi toujours un thermos de café et de quoi manger parce que tu es pogné dix heures de temps au même endroit et que tu ne dois surtout pas t'endormir. Le shift de nuit est le plus long, c'est celui qui est le plus difficile à s'adapter, mais c'est le moins pire. Sauf que personne le veut parce que c'est dur pour sa vie personnelle.» Il désigna la direction d'où nous venions. «T'as vu ta case dans le vestiaire ?

— J'ai vu le vestiaire, mais je ne connais pas le numéro de ma case.

— C'est dans les papiers qu'ils t'ont donnés. Ils t'ont dit de t'amener un cadenas ?

— Non.

— Bon, eh bien amène-toi un cadenas. Un cadenas à numéro. La liste des choses permises est là aussi. Les cellulaires sont interdits, les

Sonate en fou mineur

iPods, les télévisions, les radios, les jeux vidéos, mais tu peux t'amener des livres. On peut écouter la radio avec le système téléphonique, je vais te montrer. Par là, c'est la cafétéria, au bout du couloir. Elle est réservée aux employés. Si tu y vas, évite de t'asseoir dans le coin des médecins, c'est à peu près aussi grave ici que d'être pédophile. J'ai pas le temps de te la montrer, d'ailleurs elle vient de fermer. Elle ferme à neuf heures. Y a aussi un gymnase, tu te renseigneras.

— OK.»

J'entendais les mêmes bruits étouffés que durant l'après-midi. Les couloirs étaient moins achalandés, et nous ne croisions que des gens en bleu ou en vert. La lumière semblait avoir faibli, mais ce devait être mon imagination puisque je ne voyais pas de fenêtre. Nous passâmes une grille ouverte surveillée par un gardien sur une chaise. Je remarquai qu'il était armé. Suivirent une autre grille avec un autre gardien armé, une porte que Kiên ouvrit avec sa carte magnétique, un escalier vers le bas, un long corridor et une porte fermée à laquelle il sonna. «T'as pogné le jack pot, me dit Kiên. L'aile J, les schizophrènes dangereux. La pire section de l'hôpital. On n'est pas supposés mettre de nouveaux gardiens là. Laisse-les jamais sortir de leur chambre.

— Parce que je vais avoir les clefs ?

— Oui, mais le règlement dit de ne jamais ouvrir avant que la sécurité soit arrivée, même s'ils sont en train de se suicider. Neuf fois sur dix, ils font semblant.

— Et la dixième ?

— Dommage pour lui si la sécurité arrive pas vite.»

Un visage nous étudia à travers une vitre épaisse, et l'entrée s'ouvrit. «Salut, Jacques, dit Kiên à l'homme qui nous avait regardés. C'est un nouveau, pour l'aile J.»

Jacques était un rondouillard à l'air jovial, mais un air figé parce qu'il était épuisé. «C'est ici», dit-il en nous menant à une porte. Là encore, il regarda par une vitre, puis ouvrit avec une clef magnétique. Nous entrâmes, et l'ouverture se referma derrière nous dans une série de déclics impressionnants: les verrous s'enclenchaient.

Un couloir s'étendait avec des portes fermées de chaque côté et un mur au bout. Près de nous se trouvaient un bureau et un gardien très jeune, très grand et laid comme j'en ai rarement vu. Il avait le front

Sonate en fou mineur

plat, les yeux globuleux, le visage plissé et de longs cheveux blonds. «Salut, Yann, je t'amène ton remplaçant.

— Vous êtes en retard.

— Il est nouveau. Ça lui a pris du temps à traverser la sécurité.»

Yann me regarda avec une rage qui me fit me crispier. «Ça va pour aujourd'hui, mais juste pour aujourd'hui, d'accord?

— D'accord», dis-je. Question: à force de garder des schizophrènes dangereux, devenait-on un peu schizophrène dangereux?

Il me remit un trousseau de cartes de plastique reliées par un anneau de métal. «Qu'est-ce que c'est?», demandai-je. Au lieu de répondre, il me jeta encore un regard de schizophrène dangereux, fit deux pas jusqu'au bureau et décrocha le téléphone. «Jacques, c'est Yann. Ouvrez, je pars.» Il s'éloigna vers la sortie et disparut.

Je consultai l'horloge, plus haut sur le mur, et constatai que je n'étais que neuf minutes en retard. «Il me semble qu'il s'énerve pour pas grand-chose.

— Faut le comprendre, c'est stressant de travailler ici. Pis il est écoeuré de faire des heures supplémentaires, comme tout le monde.

— Comment ça, des heures supplémentaires?»

De nouveau, Kiên se mit à maudire le docteur Philipson. «Tout allait bien jusqu'à il y a six mois quand cet imbécile de Humhumson a été mis en charge du recrutement des gardiens. Évidemment, il a été incapable de laisser marcher un système qui allait très bien. Il a décidé d'augmenter la qualité des ressources, comme il dit. Privilégier les universitaires, les gens qui ont étudié en psychologie, les gens stables, les bilingues, etc. Comme si c'est ce monde-là qui veut être gardien dans un asile! Résultat: ils ont plus été capables d'engager personne! Et comme y a presque un gardien qui démissionne par semaine, il faut en engager un par semaine. Mais les mathématiques de niveau primaire, c'est trop compliqué pour Humhumson. Ça dure depuis six mois, et c'est pour ça que tu commences le soir de ton embauche et que tu te retrouves aux schizophrènes dangereux: parce que plus personne est capable de faire des heures supplémentaires et que Philipson est un abruti! Savais-tu qu'il y a une formation obligatoire avant d'avoir le droit de travailler ici, une formation de trois jours incluant un cours d'autodéfense?

Sonate en fou mineur

— Une formation obligatoire ?

— Oui, obligatoire.

— Mais...

— Petit à petit, ils laissent tomber les critères de con que Philipson a trouvés. Et je peux te prédire la suite : à cause de la pénurie, ils vont paniquer, engager n'importe qui, pis ça va finir en catastrophe. J'espère seulement que je serai pas là quand ça va leur péter dans la face. Bon, je t'explique ton travail. Si tu suis les règles, y a aucun danger, mais si tu te laisses aller, c'est garanti que ça va mal finir. La meilleure chose qui peut arriver, c'est que tu sois congédié avant d'avoir un accident. C'est pas des enfants de chœur, ici. » D'un geste cérémonial, il désigna le corridor qui s'étendait devant nous. « Ils sont dix-huit et tous ont au moins un meurtre derrière la cravate. Y en a de tous les genres : des complètement fous, des pas si fous que ça, des moitié-moitié. Le problème, c'est que l'hôpital les rend agressifs. C'est un milieu malsain ici. Ils sont sans cesse observés, obligés d'obéir aux conneries qu'inventent les psychiatres, étudiés, espionnés, ils passent des examens, et puis il y a toutes ces femmes qui se baladent devant eux sans qu'ils puissent en avoir une...

— Y a pas de programme de visite conjugale ?

— Y en avait un, mais cet abruti de Philipson l'a coupé. Une théorie que le contrôle des relations personnelles aide à la guérison. En fait, ça le gêne, c'est aussi simple que ça. De toute façon, la plupart des patients ont personne dehors. Faudrait leur engager des putes, mais ça passera jamais. On leur donne des pilules pour couper la libido, mais l'effet varie selon la personne et diminue avec les années. Donc, c'est de la dynamite qu'y a dans les chambres, pis on sait jamais quand ça va exploser. Faire de la poterie avec une idiote de thérapeute pour aider à s'exprimer, c'est bien beau, mais ça compense pas pour le reste. Surtout si elle porte un uniforme cintré parce que ça la fait bien se sentir. D'ailleurs, fais-toi pas d'illusion, la violence est un instinct aussi fort que la sexualité.

— Pardon ?

— Tu t'es jamais demandé pourquoi tous ces films américains dégoulinent de violence, pourquoi les gens adorent les histoires de crime, pourquoi *Le Journal de Montréal* passe les meurtres en première

Sonate en fou mineur

page ? Il y aurait encore des foules si on pendait les gens en public. La violence est en nous tous. Moi, par exemple, j'ai une envie folle de t'étrangler en ce moment, mais je me contrôle. C'est ça, la plus grande différence avec les pauvres cons qui sont enfermés ici.»

Pendant un moment, je restai figé, sans savoir quoi répondre. Puis je décidai de me taire et de limiter mes commentaires. Il m'expliqua mon travail, qui était simple. Il s'agissait de vérifier à chaque demi-heure que tout se passait bien en allant regarder aux portes. Des caméras filmaient l'intérieur des chambres, mais elles ne devaient servir qu'entre les rondes. À toutes les heures, je devais téléphoner au central pour rapporter l'état de la situation, sauf à l'heure de mon arrivée parce que le gardien précédent s'en occupait avant de partir. Il y avait un système de téléphone interne avec des boutons express : le rouge pour parler au central, le bleu pour parler au gardien dans le couloir et le vert pour faire une annonce dans les haut-parleurs de l'hôpital entier. « Trompe-toi pas de bouton ! La moitié des nouveaux se trompent et annoncent à tout l'hôpital qu'ils vont bientôt pisser dans leurs pantalons si on vient pas les relever. La plupart du temps, ils annoncent dix minutes plus tard qu'ils ont pissé dans leur culotte.

— Les équipes de relève ne viennent pas plus vite que ça ?

— Pas quand les parties de cartes sont trop excitantes.

— Ils doivent absolument venir me remplacer si je veux pisser ?

— Évidemment ! Tu ne dois jamais quitter ton poste, tu te rappelles ?

— OK, OK, inutile de te fâcher, j'ai compris.

— Avec tout le café qu'on boit pour rester réveillé, on a souvent envie de pisser.

— Et qu'est-ce qui m'empêche de sortir moi-même et d'aller pisser sans rien dire à personne ?

— La sortie ne s'ouvre pas de l'intérieur. Tu es aussi prisonnier que les patients, sauf que toi, tu es dans le couloir.

— Et le gars qui nous a fait entrer, il peut pas venir me remplacer ?

— Il est là juste pour le changement des gardiens. À dix heures, il s'en va. La nuit, y a que les gardiens comme toi et le central. Même l'entrée est fermée.

— Mais pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de toilette ici ?

Sonate en fou mineur

- Parce que c'est comme ça.
- Et si je m'endors ?
- Premier coup : avertissement. Deuxième coup : suspension. Troisième coup : congédiement.
- Et pour téléphoner à l'extérieur ?
- Impossible. Le téléphone est limité à l'hôpital et les cellulaires sont interdits. Bon, je te montre comment ouvrir les cellules. Mais fais-le jamais. À deux heures, des infirmiers vont venir donner leurs pilules aux patients et là tu peux ouvrir. Mais si un problème arrive quand tu es seul, appelle le central et attends sans bouger. Ça pourrait te sauver la vie.» Le couloir s'étirait devant nous : le plancher couleur terre cuite, les murs plus clairs, le tout recouvert d'une surface caoutchouteuse qui ressemblait au revêtement d'un terrain d'athlétisme. Quelques pieds nous séparaient de la première porte, un rectangle de métal sans poignée avec un numéro noir au milieu, le numéro dix-huit. « Il faut utiliser le trousseau que Yann t'a laissé, tu vois ? Y a une carte par porte avec le numéro de la chambre dessus. » Kiên ne pouvait pas me montrer la manœuvre puisque les cellules étaient toutes occupées, mais il m'assura qu'on n'avait qu'à appuyer la carte sur le côté de la porte et qu'elle s'ouvrait comme par enchantement. Il fallait même se méfier, car le système était un peu trop puissant et on risquait de la recevoir en pleine face. « Tout est électronique. C'est la partie la plus moderne de l'hôpital.
- L'aile J. Le docteur Philipson m'en a parlé.
- Tu as rencontré Humhumson ?
- C'est lui qui a fait mon évaluation psychologique.
- S'il s'occupe de ça, ricana Kiên, ça veut dire que la pénurie de gardiens devient vraiment critique. Oui, Humhumson adore l'aile J. La technologie change nos vies. On ne s'en rend pas compte, mais ça a un impact énorme.
- En effet.
- Des fois, elle les change en bien, mais la plupart du temps c'est en mal. De tout ce qu'on a inventé depuis cinquante ans, je ne garderais qu'une chose : le four à micro-ondes. »
- Je ne pus m'empêcher de sourire. « C'est un peu sévère.
- Tu vas comprendre en travaillant ici l'enfer que la technologie

Sonate en fou mineur

peut devenir. Pour parler dans la chambre, il faut que tu pèses sur le bouton noir, là, et pour regarder, c'est facile, tu ouvres la petite fenêtre.» Il désignait une espèce de volet métallique d'environ huit pouces de côté qui occupait le milieu de la porte. «Mais ouvre! dit-il en s'impatientant.

— Je ne veux pas regarder!

— C'est ton travail! Ouvre la maudite fenêtre!»

Je tournai le volet, dévoilant une vitre carrée. La chambre était minuscule, deux pas de large sur trois de long, et il y régnait une lueur jaunâtre. Je distinguai un lit, des murs nus et un homme en pyjama orange qui se balançait sur le lit. Un bureau était coincé contre un mur, une toilette contre l'autre, et je compris que l'homme ne pouvait pas s'isoler pour l'utiliser. Tout était solidement fixé au plancher, même la chaise du bureau. L'homme avait une quarantaine d'années. Il se balançait d'avant en arrière sur le matelas comme sur une chaise berçante et regardait droit devant lui. Cette vue m'effraya. «C'est pas grand, chuchotai-je.

— Tu peux parler aussi fort que tu veux, il ne peut pas t'entendre. Pour parler dans la chambre, tu dois peser là.» De nouveau, il désigna le bouton noir.

«Pourquoi est-ce qu'il ne fait rien?» Ma question irrita Kiên. «Parce qu'il n'a rien à faire! répondit-il avec son prodigieux accent vietnamien joul. Qu'est-ce que tu ferais après dix-sept ans enfermés dans une chambre, toi?

— Ils ne peuvent pas lui donner une chaise berçante, au moins?

— C'est interdit. Trop dangereux.» Le malade tourna vers nous son regard vide.

«Il nous voit?

— Oui. Il ne peut pas nous entendre, mais il voit ta figure aussi bien que tu le vois. La vitre est pas opaque de son côté. Les scientifiques qui ont conçu la section ont oublié ça, ou alors ils ne trouvaient pas ça important.» Je me hâtai de refermer le volet. «Qu'est-ce qu'il a fait?»

Les muscles du cou de Kiên se gonflèrent et ses yeux s'agrandirent comme s'il allait éclater. «Qu'est-ce qu'il a fait quoi?

— Pour être ici. Qu'est-ce qu'il a fait pour être ici?

Sonate en fou mineur

— Tué une pute avec qui il avait couché! S'il l'avait pas mangée, il serait dans une prison. Mais il avait une bonne raison pour agir comme ça, et il l'a bien expliqué au procès: elle ressemblait à un jambon.

— C'est toujours éclairé comme ça dans les chambres?

— Évidemment, sinon le gardien ne pourrait pas voir ce qui se passe.

— Ça empêche pas les malades de dormir?

— Qu'est-ce que t'en penses? On s'habitue à tout. Tu n'as pas le droit de leur parler, mais tu peux essayer de les calmer s'ils font des crises. Sinon, tu les regardes et tu continues sans t'attarder. Bon, faut que je sorte d'ici, j'en peux plus. J'ai fait trop d'heures supplémentaires moi aussi. Un bain et un CD de Vigneault, c'est ça que j'ai besoin.»

Je crus avoir mal compris. « Gilles Vigneault?

— Mais oui, Gilles Vigneault! s'énerva Kiên. J'ai tous ses CD. Je suis son plus grand fan, même si je suis d'origine vietnamienne. Ça t'étonne?

— C'est pas mon genre de musique, mais j'ai beaucoup d'admiration pour lui.

— C'est un géant, dit Kiên. Un génie.

— Je sais.

— C'est quoi, ton genre de musique?

— Classique. Je suis compositeur dans mes temps libres.

— Un mélomane! Tant mieux pour toi, ça va t'aider à tenir le coup. Bon, je te montre comment activer les caméras et le son. L'image, c'est patient par patient, mais le son, c'est tout ou rien. Demande-moi pas pourquoi. C'est encore une affaire que les scientifiques ont oubliée ou qu'ils ont pas trouvée importante.» Le tableau de contrôle était au bureau du gardien. Entouré par une mer d'interrupteurs, un écran montrait l'intérieur d'une cellule avec un patient sur un lit. « Tu vois, le numéro de la chambre est en bas de l'écran. Pour changer de poste, c'est ici.» Il pressa un bouton plusieurs fois et je vis une succession de cellules. « Pour le son, on pèse ici.» Aussitôt, nous entendîmes un bruit étrange, composé de grognements, de craquements, de sifflements, de gémissements. Des micros se trouvaient dans chaque chambre et j'entendais le son produit par les dix-huit patients.

Sonate en fou mineur

Quelques gémissements affreux me firent croire que l'un d'eux agonisait. « Y en a encore un en train de se pogner, dit Kiên. On devrait leur payer des putes, ils se sentiraient mieux. Si le docteur Philipson n'était pas si con ! »

Debout devant le bureau du gardien, près de Kiên qui portait l'uniforme alors que j'étais en civil, je ressentais un fort sentiment d'abandon. Il allait partir et je resterais dans ce couloir isolé. Je pensai au cégep. J'y avais laissé mes dernières fréquentations, car je m'étais éloigné de mes amis depuis quelques années. Une idée sinistre me gagna : je n'allais plus voir personne. Et je revis les images du pire moment de ma vie, le jour où j'avais découvert la mort et la solitude, lorsque j'avais douze ans et que je me trouvais aux funérailles de la vieille fille qui m'avait appris à aimer la musique.

« Je suis obligé de laisser le son ouvert ? »

— Non, mais presque tout le monde le fait, comme ça tu sais tout de suite s'il y a un problème. Pis ça aide à pas s'endormir. » Je me dépêchai de le fermer, et Kiên se mit à ricaner. « T'es pas fait pour travailler ici, toi. Tu *tofferas* pas une semaine. » Il décrocha le téléphone et pressa le bouton bleu. « Jacques, ouvre, je sors. » Il s'éloigna et me laissa seul.

5

La petite fille

Devais-je éteindre l'écran ? Activer le son ? Tel était mon dilemme. Espionner ces dix-huit personnes me répugnait, mais j'étais là pour veiller sur eux. L'écran me paraissait inutile et je refusais de les regarder se masturber ou uriner, car les caméras filmaient les chambres entières, y compris les toilettes. Mais comment entendre leurs appels au secours sans les micros ? Dans leur boîte de métal, ils étaient aussi isolés que des chenilles dans un pot. Disposaient-ils d'une sonnette ? Kiên n'avait pas mentionné cela et je supposai que non. Depuis son départ, je me sentais pris d'une terreur qui était incompréhensible puisque j'étais en sécurité dans le couloir. Il me semblait qu'un drame allait se produire et que je devais rester sur mes gardes, prêt à réagir à toute éventualité. Sur l'écran, je voyais un homme en train de se frotter les yeux sur son lit, un homme

Sonate en fou mineur

qui paraissait monstrueusement long, capable de me tuer d'un coup de poing s'il en avait la chance. Des lumières clignotaient à côté de rangées d'interrupteurs marqués de un à dix-huit et identifiées par des signes mystérieux : une flèche, un nuage, une loupe... À quoi servaient-ils ? La commande pour le son se trouvait sous la dernière rangée et me paraissait grossir avec les secondes. Je décidai d'activer le son et d'éteindre l'écran, c'est-à-dire inverser la situation, et je pressai l'interrupteur.

Aussitôt, le couloir glauque et éclairé par une lumière qui donnait mal aux yeux s'anima. Une étrange forêt de sons agita l'air, et les portes me parurent proches de s'ouvrir avec fracas et de relâcher une armée de malades qui viendraient m'assassiner en hurlant. J'entendis toutes sortes de bruits : des craquements, des grognements, des soupirs, des plaintes et des cris. Au milieu de cela, un son me glaça : les gémissements d'une enfant qui souffrait. Une fille. Une petite fille était enfermée dans une cellule avec un schizophrène dangereux.

C'était impossible. Mais comment expliquer ce que j'entendais ? Ce n'était pas seulement la douceur de sa voix, pas seulement les mots qu'elle prononçait, « ma poupée » et « maman », c'était sa manière de pleurer : elle pleurnichait exactement comme pleurniche une enfant. J'étais tellement énervé que je ne pouvais plus réfléchir, je n'y arrivais pas, un court-circuit neutralisait mon cerveau et les fusibles sautaient un à un. Une petite fille pleurait, une enfant de sept ou huit ans qui avait été attirée par un malade dans une cellule et qui souffrait.

Un patient imitait-il une enfant pour m'effrayer ? Comment aurait-il su que j'écoutais ? Ou Kiên, d'autres gardiens, une blague pour les nouveaux ? Ça ne semblait pas leur genre. Un malade pleurait-il dans son sommeil ? Pouvait-il avoir une voix d'enfant à cause d'un accident ? Ou c'était par folie ? J'étais parmi les schizophrènes dangereux, l'un d'eux souffrait peut-être de crises qui le ramenaient à l'enfance ? Mais j'entendais une voix de fille et je me trouvais dans une section d'hommes... Le son était beaucoup trop fort et les bruits me défondaient les oreilles, surtout les gémissements de la petite, qui me forçaient presque à danser tellement ils entraient en moi. Pouvait-on baisser le volume ? J'essayai diverses commandes et fis une fausse manœuvre. La console au complet s'éteignit : l'écran, le son des chambres,

Sonate en fou mineur

les lumières qui clignotaient, tout devint inerte. Que s'était-il passé? Frénétiquement, je pressai les mêmes interrupteurs, sans résultat: la console demeurait morte. Le silence me blessait et paraissait aussi artificiel que la lumière. J'entendis des coups, les battements de mon cœur. J'étais tendu à en avoir mal et je respirais avec difficulté.

Je regardai le couloir devant moi. Dix-huit portes de métal, neuf de chaque côté. Rien au bout, juste un mur. J'étais aussi prisonnier que mes malades, comme l'avait dit Kiên, sauf que j'étais dans le corridor. Dans l'une des chambres se produisait un incident étrange. Je devais, mais cela m'effrayait, je devais aller devant chaque porte et regarder à l'intérieur. Je ne voulais pas, mais j'étais là pour ça, c'était mon travail. J'attendis quelques instants pour me donner du courage, en me répétant que je m'énervais pour rien, qu'une porte blindée me séparait de chaque schizophrène, que j'étais protégé... C'était une blague ou un patient un peu bizarre qui imitait une enfant. La situation était normale et je ne devais pas m'affoler. Mais j'avais peur de ce que j'allais découvrir. Si une jeune employée s'était fait enfermer par erreur? Une stagiaire en psychiatrie tombée dans un piège? Ces hommes étaient des tueurs et des fous, et une agression pouvait ramener en enfance. J'aurais voulu rallumer le son ou regarder de loin, mais je me levai et me dirigeai vers la première porte.

C'était la porte où j'avais vu le type se balancer sur son lit. Le bruit ne venait pas de là, je le savais, mais je tournai le volet métallique et regardai dans la chambre. La lumière jaunâtre était faible, mais je distinguai chaque détail. L'homme était encore sur son lit et il se balançait encore d'avant en arrière, comme s'il allait continuer toute la nuit. Il avait dû percevoir le mouvement car, de nouveau, il tourna vers moi son regard vide.

Ce regard privé d'essentiel avait quelque chose d'étonnant, quelque chose qui se multipliait dans le silence anormal. Sa maladie l'avait-elle vidé de toute personnalité? Était-il devenu ainsi à force de vivre dans cet endroit pervers et insensé? Je me hâtai de refermer le volet et me dirigeai vers la porte suivante.

J'ouvris le volet. Un homme en pyjama orange était allongé sur son lit et regardait le plafond. Je passai à la porte suivante. Soudain, je me dépêchai, je voulais en finir au plus vite. Encore un homme en pyjama

Sonate en fou mineur

sur son lit. J'aurais dû me calmer, j'aurais dû être rassuré, mais le contraire se produisait. Je sentais que j'étais sur le point de découvrir une scène horrible, que je me rapprochais d'une fenêtre que personne n'aurait voulu ouvrir. Dans le silence, j'entendais l'enfant pleurer dans ma tête comme si elle était avec moi dans le couloir. Je franchis les deux pas jusqu'à la porte voisine et posai ma main sur le volet. Ma peau était moite et glissa légèrement, mais je tournai le carré de métal, dévoilant l'intérieur de la chambre et quelque chose de tellement inattendu que je sursautai de peur. Un visage était dans la fenêtre, deux yeux me fixaient: des yeux bruns, écarquillés, les yeux d'un garçon debout près de moi, trop proche de la porte, comme s'il allait la pousser et sortir. Ses lèvres se mirent à bouger, mais je n'entendis aucun son.

«Quoi?» dis-je.

De nouveau, il essaya de parler.

«Je ne comprends rien!» criai-je. Il s'écarta de la vitre et pointa du doigt le côté de la porte. À cet endroit, je vis le bouton noir que Kiên m'avait montré. Les portes étaient trop étanches pour qu'un son les traverse et le garçon me désignait l'interrupteur pour activer les micros. Je l'actionnai et entendis sa voix venir du plafond à travers un haut-parleur.

Et il dit... Il dit une phrase qui me stupéfia, une phrase complètement inattendue à moi qui croyais m'attendre à tout, une phrase qui me laissa pantois. Il dit: «Bonsoir, vous êtes le nouveau gardien?»

J'étais tellement ahuri par cette question ordinaire que je mis du temps à trouver la réponse. «Oui...»

— Comment vous appelez-vous?» Il demandait cela avec une intensité incompréhensible, comme si ma réponse aurait des conséquences importantes.

— Pascal.

— Pascal qui?

— Pascal Garneau.

— Moi, je m'appelle Tristan.» Il paraissait avoir seize ans, était chétif et petit, et portait le même pyjama orange que les autres. Derrière lui, je vis une chambre décorée avec des reproductions de tableau, et je me sentis revenir à la raison. Tout ce qui arrivait était

Sonate en fou mineur

explicable. Je manquais d'air et réalisai que la peur avait bloqué mes poumons, je dus me forcer à inspirer. «Qu'est-ce que tu faisais là, Tristan, collé à la porte comme ça ?»

— Je vous attendais. Je savais qu'un nouveau gardien commençait ce soir et je voulais vous rencontrer. Comme vous devez faire une ronde toutes les demi-heures, je savais que vous alliez bientôt passer. Est-ce que vous voulez discuter un peu avec moi ?

— Je ne suis pas censé faire ça. Tu ne devrais pas dormir ?

— Je fais de l'insomnie. Vous ne voulez pas me parler ? » Sa bouche tremblait, il allait pleurer si je n'acceptais pas. «Je suis normal, vous savez.

— Quoi ?

— Je ne devrais pas être enfermé ici, je suis normal. C'est une erreur épouvantable de me garder à l'institut. »

J'eus envie de rire, de me rouler à terre de rire, de pleurer, de taper sur le plancher. Bien sûr, il était normal ! Non seulement était-il enfermé dans la pire section d'un hôpital psychiatrique pour délinquants dangereux, non seulement avait-il «au moins un meurtre derrière la cravate», selon les mots de Kiên, non seulement réagissait-il avec une intensité incompréhensible à chacune de mes paroles, mais il se proclamait normal ! J'eus envie de lui répondre que les gens normaux ne s'en vantent pas.

Le garçon me regardait avec effroi, comme si j'allais décider de son destin. «Vous me croyez ?»

— Comment veux-tu que je sache ? Je ne te connais pas !

— Mais quelle impression est-ce que je vous fais ?

— Eh bien, tu me parais assez normal, oui. Mais je ne te connais pas. » Un sourire de bonheur vint illuminer son visage. Ma réponse le rendait tellement heureux que ses sentiments débordaient : il allait hurler sa joie et se rouler à terre, comme un joueur de soccer qui vient de scorer. C'était précisément cela, le signe le plus évident de son anormalité, mais il ne s'en rendait pas compte.

Je m'étais calmé. Parler à ce garçon me soulageait, malgré son étrangeté. Je réalisai que ce qui m'avait le plus effrayé, dans ce couloir aux portes d'acier, c'était la solitude. Je pensai au matin : je rentrerais chez moi et jouerais au piano des sonates de Scarlatti, et cela me calma

Sonate en fou mineur

davantage. «Écoute, Tristan, je veux bien te parler un moment. Mais d'abord, il faut que je fasse ma ronde. Y a un drôle de bruit, comme une petite fille qui pleure, sais-tu ce que ça pourrait être ?

— Oh, c'est sûrement Paolo. C'est Nathalie qui pleure.

— Nathalie ou Paolo ? » Y avait-il des femmes dans certaines cellules ?

Tristan sourit. Dans la lumière jaunâtre, il était difficile d'en être certain, mais sa peau me parut maladivement blanche. Ses cheveux étaient bruns, épais et mal coupés, comme taillés à coups de cisaille, et ses yeux étaient trop grands pour sa figure. « Paolo est Nathalie et Nathalie est Paolo, expliqua-t-il. Ou plutôt, Nathalie est un septième de Paolo. Il a plusieurs personnalités, vous comprenez ? Des fois il est Nathalie, des fois il est René, des fois il est Martine. Nathalie est une petite fille de sept ans, elle est un peu conne mais très gentille. Elle adore pincer les gens, mais il pince fort, le maudit ! À chaque fois, j'ai un bleu. Allez lui parler, vous allez voir.

— Si elle est très gentille, pourquoi est-ce qu'il est ici ?

— À cause de Pierre Elliott, le plombier. C'est lui qui tue les gens. René se fâche fort, mais il n'a jamais fait de mal à personne, je crois. Pierre Elliott est plus sournois.

— OK, je reviens. C'est quelle chambre ?

— L'avant-dernière porte, de ce côté-ci. Vous allez revenir, c'est vrai ? Vous ne me faites pas marcher ? » Ses yeux s'étaient agrandis et sa bouche recommençait à trembler : il vivait un drame. Jamais je n'avais rencontré d'être aussi émotif.

« Mais oui », dis-je. Qu'est-ce que ça pouvait lui foutre ? Je refermai le volet et me rendis à la porte indiquée, la chambre numéro onze. Mes émotions m'avaient vidé, et il me restait encore neuf heures et quart avant de rentrer me coucher. Dire que j'avais choisi ce travail pour me préparer à composer ! J'eus envie de rire de ma naïveté.

J'étais calme en ouvrant le volet. Parler à Tristan m'avait rassuré et je croyais avoir trouvé un allié, même s'il était sans doute dangereux. Au milieu de la chambre, entre le lit, la chaise et la toilette, je vis un énorme bonhomme chauve et gras qui pleurait dans le silence puisque le son était fermé. Il était assis par terre à la manière d'un enfant. Je poussai l'interrupteur noir. « Paolo ? »

Sonate en fou mineur

Pas de réaction. J'entendais les gémissements qui m'avaient tellement effrayé. Maintenant que j'en comprenais la cause, ils ne me troublaient plus, et je m'étonnais d'avoir cru à la présence d'une fillette. «Nathalie?» dis-je.

Il tourna vers moi la figure d'un homme mûr, avec les rides, les bourrelets, les sourcils monstrueux et le crâne chauve. «Je veux ma poupée, mais Mike me l'a volée. Il est méchant.»

De nouveau, je haletais de peur. Mike était-il un de mes malades? Une de ses personnalités? Il parlait avec une voix douce, en partie celle d'un adulte et d'une enfant. Je décidai de jouer le jeu. «Où est-ce qu'il l'a mise, ta poupée?»

Il recommença à pleurnicher. «Il l'a cachée dans la salle de jeu! J'ai peur. Je veux maman! Maman! Maman!

— Désolé, y a rien à faire. Je peux pas y aller, va falloir attendre à demain.

— Maman... Maman... » Le bonhomme avait enfoui la tête dans son bras et pleurait de plus en plus. J'eus une idée. «Voudrais-tu que je te raconte une histoire pour t'endormir?»

La figure chauve et ridée me regarda. C'était impossible qu'il se croie âgé de sept ans, et pourtant son visage était mouillé par les larmes. «Non! Je veux ma poupée!

— Je pourrais te raconter une histoire super le fun...

— Je veux aussi ma poupée. Ma poupée d'abord, l'histoire ensuite.

— Écoute! On peut rien faire pour la poupée, c'est-tu clair? C'est soit une histoire, soit rien du tout. Qu'est-ce que tu choisis?

— L'histoire...

— Alors mets-toi au lit, je commence tout de suite.

— J'aimerais ça que vous veniez me tenir la main, ça m'aiderait à m'endormir. C'est ça que ma maman faisait. Elle me racontait des histoires en me tenant la main.

— Mais je ne peux pas entrer dans ta chambre!

— Oui, vous pouvez. Vous avez juste à coller la carte sur la porte et elle va s'ouvrir toute seule. Je serai bien sage et je dormirai ensuite, promis.»

Il me sembla voir une lueur meurtrière dans ses yeux, mais ça devait être mon imagination: le bonhomme était loin de la fenêtre et je distin-

Sonate en fou mineur

guais mal son visage. «Je ne peux pas entrer. Je... Pierre Elliott me fait peur.

— Il est parti. Il va pas revenir.

— Je ne peux pas entrer. Le monsieur qui me donne des sous ne serait pas content et je serais puni, peut-être même que je ne pourrais plus venir ici.

— Mais il le saura pas!

— C'est Pierre Elliott qui va lui dire.

— Ah oui! C'est vrai.» Avec ma logique impeccable, je l'avais convaincu et je me sentis fier de moi. L'homme se leva et sauta dans son lit. Même sa manière de bouger rappelait un enfant. On se pensait devant un comédien de génie, peut-être parce qu'il *croyait* à son rôle. Je ne m'étais jamais intéressé aux histoires de personnalités multiples, j'avais cru à des simulateurs. Maintenant, je n'en étais plus si certain.

Je le fis choisir entre *Le Petit Poucet*, *Ali Baba* et *Blanche-Neige*, et *Le Petit Poucet* l'emporta. Paolo se délecta de l'histoire. Je l'avais racontée plusieurs fois à deux garçonnets que je gardais lorsque j'étudiais au conservatoire, mais jamais avec un tel succès. Il réagit à chaque péripétie : il fut triste au moment où les frères étaient abandonnés par leurs parents, excité à la ruse du petit, apeuré lorsqu'ils étaient perdus dans la forêt, et plus encore quand l'ogre cria : «Je sens de la chair fraîche icitte!», ce que je fis en prenant une grosse voix et un accent du Centre-Sud. Lorsque tout fut terminé, je m'aperçus qu'il s'était endormi.

Le consoler n'avait pas été si difficile. Les patients devaient s'ennuyer à mourir dans cet asile. Je continuai ma ronde, scrutant comme un gardien exemplaire dans les cellules qui restaient. La plupart des malades étaient allongés sur leur lit et se tenaient tranquilles. L'un était étendu en croix au milieu de la cellule, la tête près de la toilette, comme s'il s'était crucifié sur le plancher, et un autre discutait avec lui-même. Un troisième me regarda avec colère lorsque j'ouvris le volet, mais je le comprenais, j'aurais réagi comme lui si on m'avait espionné. Et pourtant, tous me paraissaient étranges, et les patients tranquilles plus encore que les autres. Mon jugement avait été contaminé par la bizarrerie ambiante et s'était dérégulé. La majorité étaient blancs, mais je vis un Noir, deux Asiatiques et quelques Arabes, dont l'un à la peau en courtepoinette à cause de cicatrices en zigzag. Il

Sonate en fou mineur

avait dû subir de nombreux accidents. La plupart étaient trop agités pour dormir, ce qui m'étonna. Le mobilier se répétait, mais quelques patients possédaient de rares objets personnels : des livres, des photographies, de petits bibelots. Un homme aux cheveux longs, tatoué des pieds à la tête et qui rappelait Robinson Crusoé, avait couvert le mur de photographies de femmes nues. Seul un autre avait décoré sa cellule avec des femmes, ce qui me surprit étant donné la solitude des patients. On voyait uniquement des visages, une collection de tous les genres de beauté : des brunes et des blondes, des visages charnus, d'autres plus anguleux, incluant une très jeune Claudia Cardinale. Ma ronde terminée, je retournai converser avec Tristan comme je l'avais promis.

6

Petite conversation avec un fou

J'avais été absent une vingtaine de minutes. Lorsque j'ouvris le volet, le jeune garçon bondit du lit où il s'était assis et se jeta vers la porte. Il était absurdement heureux, alors que je ne pensais qu'à m'éclipser pour préparer ma sonate.

Nous restâmes silencieux. Tristan ne savait pas quoi dire, même s'il brûlait de me parler. Il respirait à grands coups. Maintenant que je m'étais calmé, je remarquais des gouttelettes sur ses tempes et des taches aux aisselles du pyjama : il transpirait, et pourtant la température n'était pas si élevée dans les bas-fonds de l'asile.

« Vous avez calmé Paolo ? demanda-t-il.

— Oui, je l'ai consolé. Je lui ai raconté *Le Petit Poucet*.

— Ah, c'est bien.

— Oui.

— Il a aimé l'histoire ?

— Oui.

— Avez-vous des enfants ? Êtes-vous marié ?

— Non.

— Aucun des deux ?

— Non. »

Sonate en fou mineur

Il s'éloigna d'un pas, puis revint se coller à la porte. Son corps ne cessait pas de bouger, ses épaules se levaient, sa tête tournait, ses bras s'agitaient, et je devenais épuisé à le regarder. « Vous avez une blonde, au moins ? » Il commença à se gratter le dos, derrière l'épaule.

« Pas pour le moment.

— Ça fait combien de temps que vous êtes seul ?

— Mais pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Ça m'intéresse, c'est tout. Je suis curieux de nature.

— Je vois. Ça fait un bout.

— C'est votre première expérience dans un hôpital psychiatrique ?

— Comment le sais-tu ?

— Vous n'avez pas l'air très à l'aise. Mais je comprends. C'est vrai que c'est dur, ici, surtout pour quelqu'un de normal.

— J'imagine... » Je me sentis devenir comique. « Ça doit être particulièrement dur pour toi... »

Mon ironie le frappa comme une brique : il figea et me regarda d'un air épouvanté. Son monde s'effondrait parce que moi, un gardien inconnu, le jugeais fou. J'eus honte de mes paroles. Me moquer de son handicap était comme voler des bonbons à un enfant. Comment réparer la situation ? Derrière lui, je remarquai une reproduction affichée au mur : une peinture ronde montrant une femme agenouillée tenant un enfant, un homme près d'elle et des êtres nus en arrière-plan, une peinture que j'avais vue et admirée en Italie. « C'est pas de Michel-Ange, ça ? *Tondo Doni* ?

— Vous connaissez l'art ? » Il paraissait émerveillé.

« Un peu. » Tristan préférait les peintures aux photos de femmes et avait décoré sa cellule avec une vingtaine de reproductions : des Léonard de Vinci, des Raphaël, des Titien... Uniquement des œuvres de la Renaissance italienne, me sembla-t-il. Toutes étaient du même format. « C'est incroyable ! » dit-il en recommençant à se gratter avec énergie.

« Quoi donc ?

— Un gardien qui connaît l'art. D'habitude, vous n'aimez que le hockey ! » Il désigna le *Tondo Doni*. « Vous savez ce que j'aime dans cette œuvre ? Bien sûr, le relief des formes est extraordinaire, c'est vrai que c'est une peinture de sculpteur, et la composition aussi, avoir mis

Sonate en fou mineur

Marie à genoux est une manière brillante d'occuper la forme en cercle, mais c'est surtout les couleurs. Elles sont tellement fortes, les oranges, les jaunes et les roses, c'est tellement différent de la grisaille de ma chambre que ça me donne l'impression de voir le soleil. Et l'air de la vierge lorsqu'elle regarde l'enfant, cette douceur, cette bonté, cet *amour inconditionnel*. . . Joseph a le même amour. On sent qu'ils aiment tellement leur enfant que. . . Il pourrait faire n'importe quoi, ils l'aimeraient quand même. Le véritable amour doit être inconditionnel, vous ne trouvez pas ?

— Peut-être. Mais dans ce cas, très peu le connaissent.

— Je sais !

— Écoute, tu es bien gentil, mais il faut que j'aille travailler.

— Vous travaillez en ce moment ! Vous me surveillez ! » Une expression espiègle passa sur son visage.

« Non, je veux dire. . . J'ai un passe-temps.

— C'est quoi ? » Il cessa de se gratter et essuya son front avec la manche de son pyjama.

« Tu es vraiment trop curieux, toi. Je compose de la musique dans mes temps libres.

— Vous êtes compositeur de musique ? Vous allez en composer ici ? » Il manifestait le même ravissement que lorsqu'il m'avait demandé si je connaissais l'art.

« Oui.

— Comment allez-vous faire, sans instrument ?

— Je vais composer dans ma tête.

— Êtes-vous connu ?

— Non. Personne d'autre que moi n'a joué mes œuvres, et très peu les ont entendues.

— Qu'est-ce que vous composez ?

— Je te parlerai de ça une autre fois. Bonne nuit.

— Mais attendez ! Je. . . »

Je lâchai le bouton noir, et le silence se fit. Pendant un instant, le garçon agita les bras avec des mouvements de ciseaux pour me signifier de rester, mais je refermai le volet et il disparut.

Je vérifiai la situation dans chaque cellule, évitant de revenir à celle de Tristan, puis je rapportai le statut au central. Je pris le téléphone,

Sonate en fou mineur

pressai le bouton rouge et déclarai: «Ici l'aile J, tout va bien.» Ça semblait la manière de procéder. L'homme à l'autre bout répondit: «Merci, aile J» et raccrocha. Je m'installai au bureau du gardien avec les crayons et le bloc de papier musique et essayai de travailler.

Les gens s'étonnent qu'on puisse composer sans instrument, et pourtant de nombreux musiciens l'ont fait. Beethoven a composé sa neuvième alors qu'il était sourd. J'espérais couvrir de notes des feuilles que je déchirerais au matin, car le but était de remplir mon subconscient. C'était, j'avais fini par le découvrir, la seule manière de me préparer.

L'œuvre que je voulais créer devait porter l'empreinte du passé tout en étant moderne. Ce serait une sonate sans en être une, car je voulais dépoussiérer le genre et composer une pièce complexe d'une quarantaine de minutes. Rien ne vint. Je n'arrivais pas à me concentrer et ne pensais qu'au moment où les infirmiers viendraient donner leurs médicaments aux malades, quand il me faudrait ouvrir les chambres. Y aurait-il du grabuge? Je finis par ranger le papier et essayai de rallumer le tableau de contrôle. Il demeura inerte et je ne trouvai pas de manuel d'instructions. J'essayai de régler le téléphone sur un poste de radio, comme Kiên l'avait dit. Nouvel échec. J'eus envie de pisser et téléphonai au central pour qu'on vienne me relever.

Lors de ma ronde suivante, Tristan voulut reprendre la conversation, mais je déclarai manquer de temps et il devint furieux. Il n'essaya plus de me parler. À deux heures du matin, deux énormes personnages arrivèrent en poussant un chariot sur lequel trônaient des verres de plastique remplis de bonbons multicolores. Chaque verre contenait une quantité incroyable de pilules, les dix-huit malades en prenaient plus en une nuit que moi dans les dix dernières années. Les infirmiers n'ouvrirent que les portes des patients les plus confus. Paolo était du nombre, ainsi que Robinson Crusoé. Les autres reçurent leurs médicaments par une ouverture à côté de la porte qui dévoilait une cavité assez grande pour y déposer un plateau. Cette espèce de boîte aux lettres servait à faire passer des objets dans les chambres. Un blocage électronique empêchait le patient d'ouvrir son côté tant que celui du couloir n'était pas refermé. Les patients avalèrent docilement leurs médicaments, et tout se passa bien jusqu'à mon départ.

Sonate en fou mineur

7

Ma vie de berger

La pénurie de gardiens était bien réelle et les autorités me firent travailler onze nuits de suite, toujours au même endroit : chez les schizophrènes dangereux. Chaque soir, je remplaçais Yann, qui demeurerait enragé contre moi mais qui finit par accepter de me saluer. Au bout de huit soirs, Yann n'était plus là. Écœuré par les heures supplémentaires, lui aussi avait démissionné.

Vêtu de l'uniforme bleu obtenu chez le fournisseur de l'asile, pardon, de l'institut, j'entrepris après une semaine « Le travail de gardien à l'Institut Saint-Martin : formation obligatoire ». Comme son nom l'indiquait, ce cours devait *obligatoirement* être réussi avant de travailler à l'asile, pardon, à l'institut. Quatre des cinq élèves de la classe travaillaient déjà. J'appris au début le plus important : les techniques d'autodéfense. Le reste était théorique, avec une partie sur le travail de nuit durant laquelle le professeur souligna l'importance de ne jamais parler aux patients. « Ils doivent dormir, et c'est le règlement. Je sais que c'est tentant de jaser un brin pour se désennuyer, mais il ne faut pas. Ça finit toujours par des sanctions disciplinaires. S'ils vous adressent la parole, vous vous excusez, vous expliquez que vous n'avez pas le droit de répondre, et pas un mot de plus.

— Vous ne trouvez pas ça inhumain ? demandai-je.

— Ce sont des malades mentaux. L'important est de les laisser dormir pour aider à les stabiliser. Et puis, c'est le règlement. »

Ce fut ma seule intervention de la formation. Mon coordonnateur, le type des ressources humaines qui m'avait engagé, m'expliqua qu'il était obligé de me faire travailler la nuit même si le cours durait toute la journée, car aucun remplaçant n'était disponible. « Et je suis supposé dormir quand ?

— Il vous reste le début de la soirée. » J'eus bien de la misère à rester éveillé cette nuit-là. Après une deuxième journée de formation et une nuit pire encore, je n'étais plus capable. Je dormis chez moi la dernière journée, ce qui n'empêcha pas l'émission d'un diplôme certifiant en lettres dorées que j'avais réussi « Le travail de gardien à l'Institut Saint-Martin : formation obligatoire ».

Sonate en fou mineur

Et tout cela ne servait à rien, car je n'arrivais plus à composer. J'avais perdu mon don. Même lors de mes congés, rien ne me venait, et je cessai de préparer ma sonate en espérant m'habituer au travail. Ou alors, j'allais démissionner. Une angoisse me prenait lorsque j'arrivais à l'asile, comme si je pénétrais dans une atmosphère empoisonnée. Les nuits étaient monotones : les rondes aux demi-heures, les rapports aux heures, les crises des patients. Au bout d'une semaine, un Asiatique fit une crise durant laquelle, poussé par une hallucination mystérieuse, il couvrit les murs de merde, se barbouilla de la même façon et s'en mit plein la bouche. J'appelai le central à la rescousse. Deux infirmiers arrivèrent, évaluèrent la situation, me traitèrent de sans-dessein puisque « le Chinois » ne saignait même pas, et m'annoncèrent que j'étais mieux de ne pas avoir d'autres problèmes, car ils ne viendraient plus cette nuit-là. L'Asiatique continua à manger sa merde jusqu'au matin et disparut dans une autre section. Je venais d'apprendre une des lois non écrites de l'hôpital : le bien-être des patients n'avait pas beaucoup d'importance, contrairement à ce que l'on enseignait dans « Le travail de gardien à l'Institut Saint-Martin : formation obligatoire ».

Certains d'entre eux étaient aussi étranges que Paolo. « Le jovial » riait des plaisanteries d'un bébé de plastique qu'il perchait près de son oreille et qui lui donnait des ordres (et gare à vous si le bébé ne vous aimait pas). Robinson parlait une langue constituée de grognements qu'il était seul à comprendre, comme un homme des cavernes dont il avait la coiffure, dans sa cellule décorée de photos de femmes nues. L'homme de la chambre dix-huit se balançait sur son lit quand il était réveillé, et sa vitesse indiquait son degré d'émotion. Et « l'escargot » se collait aux murs de sa cellule, les bras écartés. Il se crucifiait en répétant la phrase qui l'obsédait, la seule qu'il savait dire : « Aimez-vous les uns les autres. » Les crises étaient pourtant rares. Kiên, que je rencontrais parce qu'il remplaçait Yann, m'expliqua que c'était grâce aux médicaments. Malheureusement, leur effet variait avec le temps, car l'organisme s'adaptait aux produits chimiques. Un patient amorphe et obéissant depuis des années pouvait exploser en violence effroyable parce que son jello aux cerises lui ordonnait d'étrangler son voisin. Le fonctionnement du cerveau était nébuleux, et les résultats d'une médication, difficiles à prévoir. Soigner des malades mentaux

Sonate en fou mineur

de cette manière, m'expliqua Kiên, c'était comme le casino : un jeu de hasard. Les psychiatres trouvaient une combinaison gagnante en multipliant les essais, parfois elle leur échappait, et ils ne savaient pas trop pourquoi.

Je m'étais donné un délai : trois mois. Si je n'arrivais pas à composer après ces treize semaines, je démissionnerais. Dans l'intervalle, j'avais du temps à occuper. Ma vie s'était réorganisée autour de mes nouvelles heures de sommeil, et je n'étais pas retourné au cégep. J'avais trouvé dans un bac à recyclage un exemplaire recouvert de jus de tomate de *Belle du seigneur*, que je lisais entre les rondes. Malgré le règlement, je discutais avec les malades. Quelle importance si j'étais puni ? Que je me remette à composer ou non, je ne travaillerais pas longtemps à l'asile. J'eus quelques conversations intéressantes avec un certain Picard, un homme qui paraissait normal, sociable, et qui me rappelait mon grand-père. Picard me raconta des anecdotes sur son enfance en Abitibi et sur la compagnie de crème glacée qu'il avait possédée, et m'exposa ses plans pour en démarrer une nouvelle s'il était libéré. Par moments, je me méfiais : il semblait vouloir m'embobiner. Espérait-il me convaincre d'ouvrir sa cellule et me prendre en otage ? Ou m'assassiner ? Je paranoïais, c'était impossible. Sans doute était-il comme moi : il s'ennuyait dans cet asile et avait besoin de bavarder, comme n'importe quel être humain.

Je parlais aussi avec Tristan, le garçon chétif qui semblait avoir seize ans. Picard et lui étaient les seuls, les autres étaient trop fous, trop effrayants ou trop renfermés. Entre les deux je préférais Picard. Tristan était exaspérant. Il avait décidé que nous étions amis intimes et cela l'exaltait. Sans rien me demander, il m'avait hissé sur le piédestal de l'amitié, alors je n'arrêtais pas de lui briser le cœur. Si je préférais lire *Belle du seigneur* au lieu de discuter, je lui brisais le cœur. Si je confiais ne pas vouloir rester gardien plus que trois mois, je lui brisais le cœur. Si je mentionnais les anecdotes de Picard, je lui brisais le cœur, car il ne supportait pas de partager son « ami intime ». Et lorsqu'il avait le cœur brisé, c'était toujours pareil, il devenait mécontent, s'allongeait sur son lit et prétendait dormir : il boudait. S'il s'était couché avant minuit, je savais qu'il boudait, car il souffrait de terribles insomnies, un symptôme des problèmes qui remplissaient son crâne.

Sonate en fou mineur

La liste des symptômes était longue. Malgré ses affirmations, Tristan était clairement un malade mental, même s'il n'était pas victime d'hallucinations aussi spectaculaires que certains autres. Comme une marionnette contrôlée par un dieu tremblotant, une espèce de nervosité l'agitait. Il semblait parfois proche de se déchirer et s'asseyait, se levait, tournait la tête et remuait les bras, marchait vers la porte et vers le lit en se grattant comme si l'asile était infesté de puces. Se croyait-il entouré de maringouins imaginaires ? Même sa manière de transpirer était anormale : la sueur dégoulinait alors que la température était parfaite. Ou ses yeux se fermaient et je croyais qu'il s'endormait, mais il sautillait comme si le plancher était brûlant. Presque tous les patients présentaient ces symptômes, qui m'étonnaient. J'ignorais que les schizophrènes se comportaient ainsi. Sa sensibilité était un autre indice : Tristan s'enflammait, se fâchait, se mettait à pleurer. C'était immanquable lorsqu'il parlait de Carole, une psychiatre qu'il avait adorée. « Carole est la personne la plus merveilleuse que j'ai rencontrée ici ! » disait-il, et les larmes lui venaient aux yeux, de vraies larmes, qui glissaient le long de ses joues. Ses émotions étaient trop grandes pour lui. Était-ce un effet de la schizophrénie ?

Tristan était d'une douceur extrême malgré sa folie et différait en cela des dix-sept autres patients. Même Picard avait parfois des regards sadiques qui me mettaient mal à l'aise. C'était le contraire avec Tristan, il était trop gentil, et ses colères ne le rendaient jamais menaçant. Un seul sujet de conversation fonctionnait : l'art de la Renaissance, les œuvres dont il avait couvert ses murs. Bien sûr, il aurait voulu tout savoir de ma vie et me bombardait de questions sur mes amours, mes amis, mes peurs, mes désirs, mon salaire, mes passe-temps, mes opinions politiques, mon type de femme, mon plus grand chagrin... Il aurait voulu lire mon journal, si j'en avais tenu un. Après trente secondes à parler de moi, j'en avais assez, et il finissait toujours par m'exaspérer avec une question vraiment trop personnelle. Pour étouffer sa curiosité, j'avais trouvé un truc tellement efficace que c'en était comique : je l'interrogeais moi aussi. Autant il voulait tout savoir de ma vie, autant il ne voulait rien dévoiler de la sienne, et il se cadennassait à ma première question. La seule à laquelle il répondit concernait son âge : vingt-trois ans, et non seize. Il refusa de me révéler son nom

Sonate en fou mineur

complet ou l'endroit d'où il venait. « Ta famille ne vient jamais te visiter ? » demandai-je une fois.

« Non.

— Ça fait combien de temps que tu les as vus ?

— J'ai pas envie de parler de ça. Je suis fatigué. » Une autre nuit, lorsque je lui demandai la raison de son internement, il répondit que ça ne me regardait pas, puis son humeur devint aigre et il se mit à bouder.

Mais j'aimais parler d'art avec lui. À ces moments, il oubliait l'asile. Les fous sanguinaires qui l'entouraient et dont il faisait partie, la petite cellule, les portes blindées, le cube de béton dans lequel il était enfermé, tout cela disparaissait. Nous discutâmes des mérites de Léonard, Michel-Ange et Raphaël. Il prenait pour Raphaël, moi pour Michel-Ange, et il me domina à un point tel que j'allai me documenter à mon congé suivant afin de mieux lui répondre. Lui n'avait presque rien lu. La bibliothèque de l'asile ne contenait aucun livre sur l'art classique, et il m'avoua n'en posséder qu'un et n'en avoir lu que quelques autres, prêtés par des employés qui l'avaient pris en pitié. Son livre, *Génies de la Renaissance italienne*, lui avait été offert par Carole. Toutes les reproductions qui ornaient ses murs y avaient été découpées, ce qui expliquait leur taille uniforme. Tristan maîtrisait pourtant le sujet de manière incroyable parce qu'il avait beaucoup réfléchi et beaucoup ressenti à force de s'évader dans les chefs-d'œuvre de son unique livre. « Je suis tellement content d'avoir quelqu'un à qui parler, me dit-il un matin. D'habitude, je n'ai personne.

— Tu ne discutes jamais avec les autres gardiens ?

— C'est difficile. Soit qu'ils respectent le règlement, soit qu'on n'a pas de points communs.

— Et les psychiatres ?

— C'est les pires. Y a pas moyen d'avoir une conversation sincère, ils veulent seulement nous épinglez au mur comme un papillon. On se fait toujours avoir. On s'ouvre, on en dit trop, et puis ça se ramasse dans notre dossier. » Il s'arrêta, inquiet, comme s'il regrettait son commentaire. J'ignorais encore que critiquer un psychiatre était l'un des signes les plus clairs de maladie mentale, selon certains psychiatres du moins.

Sonate en fou mineur

À force de cacher ce qui le concernait, il m'intriguait. Les semaines passèrent. Je limitais mes activités musicales en espérant que cela m'aiderait à composer et me contentais de jouer au piano mes œuvres préférées en fin d'après-midi, après mon réveil. La neige fondait, le printemps s'annonçait, et je ne savais rien de plus au sujet de Tristan. Il persistait à être dépourvu d'agressivité. Pas une once de violence ne se percevait en lui, et je ne parvenais pas à imaginer comment il s'était retrouvé dans la pire section du pire asile psychiatrique au Québec. «J'aimerais bien savoir pourquoi tu es ici, dis-je une autre fois.

— Je te l'ai déjà dit, je n'ai rien. Je suis normal, je devrais être dehors.

— Mais tu as fait quelque chose, non ? »

Silence.

«Pourquoi ils ne te relâchent pas ?

— Ils vont finir par le faire. Quand ils comprendront que je ne suis pas dangereux. Je suis stable et je l'ai toujours été.

— Qui doit comprendre ça ?

— Le docteur Philipson. Lui et les autres. Tous les six mois, je passe devant un comité. Le jour où ils décideront que je ne suis pas malade, je pourrai sortir. Une signature sur un papier et mon statut changera, les portes s'ouvriront et je pourrai partir d'ici.» Il s'émerveillait lui-même de la beauté de son histoire.

«Et ça fait combien de temps que tu es ici ?

— Sept ans. Je sais que tu ne me crois pas, mais c'est vrai que je suis normal. Tu ne trouves pas que j'ai l'air normal ?

— Autant que la moitié des étudiants que j'ai eus à mon cours d'orientation en forêt.» Pendant un instant, le bonheur transforma son visage. Il désirait tellement être vu comme une personne ordinaire que ça faisait pitié. «Pourquoi est-ce que tu refuses de me dire la raison qui t'a amené ici ?

— Tu me jugerais.

— Je suis un artiste, tu te rappelles ? Je suis un marginal, moi aussi, j'ai appris à ne pas juger les autres.»

Silence.

«Tu as tué quelqu'un, c'est ça ? »

Sonate en fou mineur

Silence hostile. Puis : « Tu n'as qu'à le demander à un autre gardien, ils vont tout te raconter. Tout le monde le sait.

— Raconte-le-moi, toi.

— Ça ne te regarde pas ! » Il se fâchait, et comme d'habitude ses émotions s'emballaient. « Et puis, dit-il d'un ton accusateur, tu ne resteras pas longtemps ici. Tu vas bientôt partir ! Quand tu vas être prêt à composer ta sonate. Tu me l'as dit !

— Je ne vois pas le rapport.

— Laisse-moi tranquille. Je veux dormir.

— D'accord. »

Il fit un pas vers son lit, puis se tourna vers moi et se mit à crier. « Et Picard ? Ton ami Picard ? Est-ce que tu sais ce qu'il a fait pour être ici, lui ?

— Non.

— Il a tué trois personnes ! Il attrapait des gens, il les mutilait et il léchait leur sang qui coulait en attendant qu'elles meurent ! C'est pour ça que tout le monde l'appelle Picard le lécheur. Il en a tué trois comme ça ! Tu trouves ça intéressant ?

— Bonne nuit, Tristan.

— Tu es un artiste, alors tu ne le juges pas ? » Je n'entendis pas la suite, j'avais lâché le bouton noir.

Il avait raison. À partir de ce moment, les conversations avec Picard perdirent leur charme.

8

Mes palpitantes aventures chez Canadian Tire

Pendant plusieurs semaines, je me comportai en gardien modèle : sans parler à personne. Picard me rendait mal à l'aise, et Tristan boudait. En attendant de préparer la sonate, je m'occupais tant bien que mal. J'assistai à un concert, empruntai un livre de cuisine italienne à la bibliothèque municipale, commençai un casse-tête de 2000 pièces, discutai sur Internet de l'évolution des mœurs avec un Brésilien et fis de la course à pied.

Un soir, Tristan essaya d'engager la conversation. Aucun de nous